

# Professeurs, sommes-nous des embaumeurs ou des réanimateurs ?

**Céline Thérien**

Professeure de français  
Cégep André-Laurendeau

**C**ommençons par une anecdote. Je demande à mes étudiants, à la fin de la session, un bilan de leur cours de français obligatoire où ils doivent s'interroger sur la pertinence de la matière : « Ce que vous venez d'apprendre, vous servira-t-il ? ». À un groupe où les réponses négatives se multipliaient, je servis ma petite homélie. « Toute forme d'apprentissage se fait d'abord par le biais de la langue : pour assimiler des connaissances, il faut maîtriser son code linguistique. » Puis, plus pratique, j'ajoutai : « Dans vos professions, vous aurez à écrire, à défendre vos points de vue, à bâtir des argumentations, vous aurez à analyser des situations, et alors vous vous souviendrez l'avoir fait dans vos cours de français, vous n'aurez plus qu'à transférer les habiletés acquises. » Discours classique sans doute mais peut-être ne le sert-on pas assez souvent et, pour cette raison, les étudiants ne créent pas de liens entre les disciplines, ils ferment la porte. Bref, j'étais plutôt satisfaite de moi, sentiment rare dans cette profession, et éphémère, ce qui fut encore le cas.

Dans la même semaine, une étudiante en me remettant sa dissertation de fin de session m'interpella : « Moi, madame, c'est pas vrai que dans mon métier j'utiliserai ce qu'on a fait dans le cours ». Elle me laisse le temps d'étaler ma perplexité. « Je veux être embaumeur. » (Elle ne féminise pas le titre, serait-elle sensible à la connotation déroutante qui se glisse dans le mot « embaumeuse » ? Si oui, il est bien resté quelque chose du cours.) L'argument est puissant, pensai-je, d'autant plus que selon les prédictions

du ministère de la Main-d'œuvre et de la Sécurité du revenu, le métier, ô paradoxe ! a de l'avenir. Je ramasse mon souffle : quoi de plus sain quand on frôle la mort ? Je lui bredouille quelques boniments sur la communication avec la famille, les liens avec le public. Lettre morte, je le vois à son air impassible.

### « L'utilité » de la formation fondamentale

En repensant plus tard à la situation, j'ai été frappée par la réduction de sens que j'avais effectuée en lui répondant : comme si un cours ne pouvait se justifier que par son utilité professionnelle. Mais quand on s'éduque, même si l'on souhaite devenir embaumeur, on le fait pour la vie : pour être présent à tous les aspects de la vie. On ne s'éduque pas seulement pour devenir un travailleur compétent, mais pour être un citoyen conscient, pour participer et réfléchir à la vie politique et économique. À cette étudiante, il aurait fallu dire que l'éducation rend plus riches, plus signifiantes nos relations avec les autres, mais aussi avec soi-même, qu'elle favorise l'esprit critique, l'autonomie, l'ouverture d'esprit. « L'éducation, ma grande, rend sensible à son environnement, à sa culture, à sa société. » En lui parlant ainsi, j'aurais tenu compte des objectifs réels de l'éducation, qui, pour être fondamentale, doit viser « le développement intégral de la personne et concerne donc les dimensions cognitive, affective et psychomotrice de l'être humain. »<sup>1</sup> Au fond, l'étudiante se sentait piégée par ma réponse qui la contraignait à se concevoir uniquement comme embaumeuse.

N'accuse-t-on pas souvent la génération actuelle d'être trop utilitariste ? Notre discours d'enseignant n'a-t-il pas justement contribué à entretenir cette vision ? Je ne suis pas la seule à être

conditionnée à ne voir dans l'étudiant qu'un futur travailleur. Mais pourquoi est-ce que je ne pense pas, en m'adressant à eux, à un autre rôle tout aussi essentiel que la plupart d'entre eux auront aussi à assumer, celui de futurs éducateurs ? Comme futurs parents, mes étudiants initieront le processus éducatif à l'autre bout duquel je me trouve comme professeure de cégep. Si je ne veux pas ramasser les pots cassés en fin de trajectoire, est-ce que je n'ai pas intérêt à leur donner une formation fondamentale qui les prépare à assumer totalement leurs responsabilités sociales ? C'est pourquoi il faut leur apprendre à se questionner sur leurs valeurs et celles qu'ils désireront léguer à leurs enfants.

### « Walk-man » et *Journal de Montréal*

Poursuivons avec une deuxième anecdote. Nous sommes quelques professeurs en train de dîner au salon syndical. Il faut dire que dans notre collège, c'est le seul endroit où nous pouvons échapper au mouvement de troupes des étudiants. Nous sommes là à échanger quand arrive Jean-Claude, l'air complètement exténué.

— Qu'est-ce qui t'arrive, vieux ?  
— Je viens de sortir de mon groupe du lundi matin.  
— Y a pas l'air drôle, ton groupe du lundi matin !  
— Tu parles, c'est rendu que ça m'en coupe le sommeil. Je ne peux pas enseigner à des étudiants branchés sur leur « walk-man », les pieds écartés sur le bureau, le *Journal de Montréal* ouvert aux pages sportives. Veux-tu que je te dise où est-ce qu'ils l'ont la philo ?

Pas besoin d'être professeur de philosophie pour se reconnaître dans cet

épisode. Avouez que ce n'est pas toujours motivant de faire de la formation fondamentale quand votre interlocuteur vous crache à la figure. Il s'instaure, dans certains groupes, des dynamiques destructrices qui peuvent non seulement empêcher l'échange pédagogique, mais saper la confiance du professeur en lui-même. J'ai, quant à moi, lu Freud et quelques pédagogues et psychologues fûtés et à la mode, j'ai parcouru *La cause des enfants*, *La cause des adolescents* de Françoise Dolto. J'attends toujours *La cause des adultes*. Je ne dis pas que tout ce questionnement ne m'a pas aidée : toute formation qu'on se donne ne peut être que profitable, ne suis-je pas bien placée pour le savoir ? Mais cela n'empêche pas que dans certains groupes, il m'en coûte énormément d'énergie pour concevoir des tactiques qui permettent de travailler, alors que, comme le reste du corps enseignant collégial, je vieillis. Ce facteur aussi me rend plus susceptible de représenter l'autorité parentale pour les étudiants. C'est ainsi que je me sens souvent bien seule dans ma classe.

### Seuls... avec d'autres

Cette solitude du professeur, il faut trouver des moyens pour la rendre supportable. Quelques initiatives, comme les cours PERFORMA par exemple, représentent un effort dans ce sens. Mais tous les professeurs n'y participent pas. Il faudrait aussi multiplier les journées pédagogiques et motiver les professeurs à y assister car c'est étonnant, les solutions qu'on trouve à partager son expérience. Mais la participation des professeurs ne va pas de soi. Peut-on invoquer pour expliquer cette attitude, la méfiance face à la direction et même face aux professionnels qu'on assimile, à tort ou par ignorance, aux cadres ?

Car, faut-il le dire, le cégep souffre de façon aiguë d'une maladie qui atteint tout le système : la « cloisonnite ». Chaque groupe de personnel a ses représentants syndicaux, sa table de relations de travail, ses locaux de rencontre. En dehors des structures syndicales déjà bien fermées où chacun protège sa description de tâche, interviennent d'autres séparations : les enseignants se regroupent en départements et il n'est pas rare de les voir se scinder parce que des professeurs de disciplines différentes mais connexes ne s'entendent pas. Le fractionnement ne s'arrête pas là : il

y a aussi des conflits de générations, d'idéologies, de conceptions pédagogiques. Bref, le milieu aurait un grand besoin d'animateurs professionnels pour rétablir le dialogue à l'intérieur de chacune des unités. Car en ce moment le problème est double : ce n'est pas seulement que les groupes sont étanches, mais c'est aussi, que de l'intérieur, ils sont souvent paralysés. Mon étudiante du début pourrait venir y faire son stage, observer le rituel des soirées funèbres.

### Un souffle de vie...

Est-il nécessaire de réorganiser les cégeps pour permettre au discours sur la formation fondamentale d'avoir lieu ? Je ne crois pas que, dans ce dossier particulier, on gagne au jeu de l'organigramme. C'est ici beaucoup plus une question de motivation et d'engagement. Si les professeurs reprennent confiance en leur propre avenir dans la profession, ils pourront réinvestir leur énergie dans le renouvellement pédagogique. Pour cela, il faut aussi que le Ministère réaffirme sa confiance dans les cégeps, au lieu de nourrir un climat d'incertitude stérilisant.

Ce n'est pas tout. Dans chacun des cégeps, il faut que la direction s'engage dans les dossiers pédagogiques. Ces dernières années, beaucoup de directeurs de cégep, directeurs des services pédagogiques y compris, ont travaillé comme des gestionnaires d'entreprises privées (ne parle-t-on pas de clientèle étudiante ?). Certains d'entre eux passent d'ailleurs la plus grande partie de leur temps à l'extérieur de leur cégep, à siéger à toutes sortes de comités provinciaux. Ils jouent aux présidents de compagnies (plan de carrière oblige) et sont meilleurs à imaginer des liens entre les cégeps qu'à maintenir la cohésion dans leur propre collège. Or, un objectif comme la formation fondamentale exige justement une philosophie éducative institutionnelle, des stratégies communes à élaborer dans un climat d'échange. Si on veut faire une priorité du thème de la formation fondamentale, il est urgent de libérer les commissions pédagogiques ou autres comités qui en tiennent lieu dans certains collèges, de la petite administration tournant autour d'aspects secondaires. Ne perd-on pas un temps précieux à discuter d'aménagement de grilles de cours ou du cadre horaire ou du calendrier scolaire, etc. ? Ces aspects ne sont pas dénués d'importance,

j'en conviens, mais ils servent souvent à détourner l'attention de sujets plus substantiels qui risquent, par le fait même, d'être exigeants et controversés. Car, pour avoir siégé à la commission pédagogique et à différents comités, je peux affirmer avoir souvent eu l'impression de faire de l'occupationnel. Cela nuit à la santé en activant le goût et de la nicotine et de la caféine. Alors, réajustons le tir.

Les cégeps sont bien jeunes, mais ils ont semblé vivre, ces dernières années, en état de latence, comme s'ils attendaient le diagnostic final. Avant que la latence ne devienne agonie, il faudrait se réveiller. Car enfin, je voudrais bien former, pour l'avenir, autre chose que des spécialistes en thanatologie, nécrologie et autres disciplines connexes. ▣

### RÉFÉRENCE

1. Dans *Pédagogie collégiale*, en éditorial : « La formation fondamentale : le temps d'agir », vol. 2, n° 1, octobre 1988, p. 3.